

Cameroun :

LES « LIONS INDOMPTABLES » DANS L'ARÈNE ESPAGNOLE

Samedi 26 juin, dans les salons du palais présidentiel, le chef de l'État camerounais reçoit les « Lions indomptables » de retour d'Espagne. « Dans une compétition, proclame-t-il, entre les meilleurs footballeurs du monde, une compétition à laquelle vous participiez pour la première fois, vous avez inscrit dans l'histoire et la mémoire des hommes, la marque de l'Afrique renaissante et montante, la marque du Cameroun, le Cameroun dont le football est une autre de ses plus belles cartes d'identité.

... Vous étiez partis certes pour vaincre ... Vous n'avez pas vaincu mais vous n'avez pas été vaincus, car vous aviez au fond du cœur cette conscience fortifiante et cette assurance réconfortante que vous êtes des Lions indomptables, des Camerounais engagés, des Africains intrépides.

Vous rentrez au terroir, certes sans la Coupe, mais avec d'autres trophées que sont la palme du devoir accompli, la fierté de l'honneur préservé...

... Au nom du peuple camerounais tout entier et en mon nom, je suis heureux et fier de vous adresser les plus chaleureuses félicitations... »

A en croire les rumeurs qui ont circulé à la veille du Mondial 82, un budget colossal a été mis à la disposition des Lions et certains citent le chiffre de 500 millions de francs CFA !

Ce n'est pas la première fois que l'État camerounais, ou son chef, prend en charge les affaires du football et y intervient directement, par l'entremise du ministre de tutelle. En 1970, le Cameroun obtient, grâce à l'action du ministre des Sports de l'époque, M. Mbombo Njoya, le droit d'organiser le tournoi final de la 8^e Coupe d'Afrique des Nations. Le pays se propose de construire deux grands stades de 50 000 places chacun à Yaoundé et à Douala, deux projets estimés au départ à un milliard et demi de francs CFA.

M. Njoya n'a pas le temps de mettre en chantier son entreprise qu'il cède son poste à un ingénieur agronome, M. Njiensi. Celui-ci entend d'abord réformer le football camerounais, le détribaliser. Il prononce la dissolution de tous les clubs, leur remplacement par de nouvelles associations sportives constituées selon des critères géographiques ou corporatistes. C'est un tollé général. Les joueurs refusent les mutations administratives et menacent de faire grève. Les

dirigeants se dérobent. Le public déserte les stades. L'ambiance est à la révolte lorsque le président Ahidjo qui considère le football comme devant être un facteur d'unité nationale, décide de stopper l'application de la réforme.

M. Njiensi se tourne vers la construction des stades. Les travaux, à un an du coup d'envoi de la Coupe des Nations, n'ont pas encore démarré. Les entreprises sollicitées réclament une enveloppe double de 7 milliards. Le chef de l'État tranche encore et donne le feu vert. Un nouveau ministre est nommé, M. François-Xavier Ngoubeyou. Un budget de 130 millions lui est attribué pour organiser le tournoi continental.

Février 1972 : le président Ahidjo inaugure, dans un stade à moitié achevé, le tournoi de la 8^e Coupe des Nations. Les « Lions », c'est-à-dire la sélection du Cameroun, largement favoris, échouent en demi-finale face au Congo. Une défaite accueillie dans la tristesse et la colère. A l'échec sportif s'ajoute un fiasco financier : 76 millions de recette seulement, 77 déjà dépensés et une ardoise de 40 millions ! Une rumeur de scandale circule et s'amplifie. Une enquête est décidée. Début janvier 1973, les premières charrettes se remplissent. Trente personnalités du régime sont inculpées d'abus de confiance, malversations et escroquerie. A la « loge d'honneur », François-Xavier Ngoubeyou en personne, suivi par ses principaux collaborateurs. La chaîne aboutit à deux puissants hommes d'affaires, à un banquier de haut rang, etc. « Les coupables seront punis, garantit le chef de l'État, de manière exemplaire. »

L'échec de 1972 et ses suites vont freiner, pendant plusieurs années, l'ascension du football camerounais. Deux éléments vont lui permettre de reprendre sa croissance : l'existence d'un championnat national régulièrement disputé et qui associe toutes les régions de la République fédérale, et l'accession, fin 1974, au poste de secrétaire-général de la Fédération camerounaise de football de M. Issa Hayatou.

Grâce à son action, toutes les compétitions se déroulent jusqu'à leur terme. La Fédération ne sommeille plus mais tourne à un régime peu connu ailleurs en Afrique. Et surtout sa gestion est devenue rigoureuse. Le football au Cameroun draine les foules, fait recette et met en jeu d'immenses intérêts et appétits financiers. A l'inverse de ses prédécesseurs, M. Hayatou se montre soucieux de la motivation et de l'intéressement des sportifs. Les clubs qui s'engagent dans les compétitions africaines sont assurés du soutien des autorités sportives et ils le mettent à profit pour accéder au sommet de la hiérarchie et y demeurer. Le Canon de Yaoundé remporte à trois reprises la Coupe d'Afrique des clubs champions (71, 78 et 80) et une fois la Coupe des coupes (79) . L'Union de Douala a enlevé la Coupe des coupes en 81, celle des champions en 79 et enfin le Tonnerre de Yaoundé, une fois la Coupe des coupes (75). Du côté de l'équipe nationale, cependant, aucun titre. L'effectif est toujours d'une richesse remarquable. Lui a fait défaut un encadrement technique stable. Depuis 1970, six entraîneurs se sont succédé à la tête des « Lions », le dernier en date, un Yougoslave, Branko Zutic, ayant obtenu la qualification pour le « Mondial ».

Et pourtant, les autorités camerounaises, l'actuel ministre des Sports, M. Ngongang Ouandji André en tête, vont contester sa compétence avant de le mettre sur la voie de garage. A défaut d'une réelle maîtrise de ce domaine, c'est dans le conformisme et l'improvisation que se réfugient les responsables camerounais, incapables de former en vingt ans d'indépendance un corps d'entraîneurs de haut niveau.

Quatre mois sont nécessaires à M. Hayatou, fort mal conseillé, pour dénicher un technicien français... en chômage, l'ancien Rémois Jean Vincent dont les professionnels du F.C. Nantes ne voulaient plus, et qui va imposer un jeu défensif, contraire à la tendance spontanée des footballeurs africains.

Les spectateurs du Mondial ont certes découvert et apprécié les formidables qualités individuelles des joueurs camerounais (citons le gardien Nkono, les demis Abéga et Mbida, l'avant-centre Milla), mais ils n'ont pas échappé à l'ennui avec le jeu excessivement prudent et attentiste des Lions. Le Cameroun en Espagne n'a pas connu l'amertume de la défaite, mais il n'a pas gagné un seul match (trois résultats nuls : 0-0, 0-0, et 1-1)! Tant que les responsables de son football traîneront un pesant complexe d'infériorité, la consécration internationale continuera de le fuir.

Mahjoub Faouzi

Kenya :

DE LA VIOLENCE DANS L'AIR

Lorsque la situation sera moins confuse et les informations plus nombreuses, il conviendra de s'attacher à reconstituer les tenants et les aboutissants politiques de la conspiration qui échoua à renverser le gouvernement de Daniel arap Moi le 1^{er} août dernier.

Dans l'immédiat, plus que le coup d'État lui-même, frappe la violence qui fugitivement a éclo en son ombre. Car la tentative des mutins de l'armée de l'air peut s'expliquer pour différentes raisons, la presse l'a dit et répété : la dégradation de la situation économique, le « durcissement » du régime traduit par le renouveau des détentions sans jugement, l'instauration du parti unique, l'intolérance à la critique d'hommes pourtant habituellement fidèles, à quoi l'on pourrait ajouter, s'agissant de jeunes officiers d'aviation, quelque chose comme un « modèle » Rawlings/Doe de prétoriens populistes. Ces explications sont à la fois vraies et trompeuses, c'est-à-dire incomplètes, en ce qu'elles n'ont surgi qu'*a posteriori* et